

Prologue

La sonnette de l'interphone retentit, annonçant l'arrivée d'Anna. Je sors de ma chambre et me mets à la recherche de mon sac à main et de ma veste. La sonnette retentit à nouveau, plus insistante. Mes lèvres s'étirent malgré moi en un sourire moqueur. J'ouvre la porte.

— Tu n'es vraiment pas une fille patiente !

— Tu me demandes d'être patiente alors que ça fait des semaines que j'attends cette fête ? piaille-t-elle.

Il est déjà tard et je n'ai vraiment pas envie de sortir, mais ma meilleure amie, Anna, ne me pardonnerait pas cette dérobade. Depuis le temps qu'elle me parle de cette soirée ! J'aurais mille fois préféré m'avachir dans mon canapé et me plonger dans le polar génial que je lis depuis la veille. Tant pis, il faut savoir se sacrifier parfois... J'ai choisi avec soin une tenue sobre mais élégante, composée d'une jolie jupe noire et d'un top couleur vert d'eau qui fait ressortir le vert de mes yeux, et j'ai chaussé des ballerines dorées. Je jette un rapide coup d'œil au miroir et note que ces vêtements me mettent en valeur tout en restant corrects. Un maquillage discret et le brossage soigné de mes cheveux couleur miel achèvent mon look. Pas besoin de trop en faire à 21 ans.

— Active-toi un peu, Marion ! Tu es très bien comme ça. Allez, ouste !

Anna m'attrape par les épaules puis me pousse gentiment vers la sortie. Je lève les yeux au ciel. Nous quittons la résidence universitaire tout en bavardant gaiement. Notre année de licence arrive à son terme et l'on peut dire que nous n'avons pas chômé ! Les derniers examens ont eu lieu cette semaine, et c'est avec impatience que j'attends les résultats. Anna et moi suivons un cursus en langues étrangères appliquées et sommes inséparables depuis le lycée. Autant elle est une fille extravertie, pétillante, toujours pleine d'entrain, autant je suis un cas pathétique de timidité et de réserve. Deux parfaits contraires qui, au grand étonnement de nos proches, un beau matin de septembre, près de cinq ans plus tôt, se sont rencontrés pour ne plus jamais se quitter.

La soirée dont il est question se déroule dans un des endroits à la mode tout près de la fac. Un étudiant fortuné a privatisé la boîte de nuit pour fêter la fin des examens, et des affichettes ont été placardées dans tous les couloirs du complexe universitaire. Il faut simplement présenter sa carte d'étudiant aux vigiles à l'entrée pour se voir ouvrir les portes du saint Graal. Depuis qu'un étudiant en sociologie, sur lequel Anna a des vues, lui a demandé si elle comptait se rendre à la fête, elle ne parle plus que de cela. À l'image de sa personnalité, le physique d'Anna n'est qu'exubérance. Une tignasse rousse indisciplinée, des taches de rousseur lui parsemant le visage, des fossettes qui font craquer la plupart de ses interlocuteurs, des yeux noisette rieurs. Parfois, je me sens bien terne à côté. Moi aussi j'aimerais, tout comme elle, inspirer la sympathie au premier abord. Mais voilà, tout le monde ne peut pas

avoir une personnalité solaire comme elle, et je ne l'en aime que plus.

La promenade est très agréable en ce samedi soir de mai. Les rues sont animées, le temps est dégagé, et une douce brise emplit d'odeurs printanières rend l'air particulièrement délectable. Une balade dans la vieille ville, à humer les parfums environnants m'aurait plus tenté que de m'enfermer dans un lieu obscur et nauséabond empli de jeunes excités qui vont passer leur soirée à boire et à brailler. Nous arrivons à destination après une vingtaine de minutes de marche. Je me morigène et tente de faire bonne figure. Je ne veux pas gâcher la bonne humeur d'Anna, qui se dandine déjà au rythme de la musique s'échappant par vagues du gros bloc de béton gris, sans aucune fenêtre, en face de nous. Une file patiente sur le trottoir, le temps que deux armoires à glace en costume sombre vérifient les cartes des uns et des autres. Nous attendons docilement notre tour.

Anna ne cache pas son empressement. Elle inspecte chaque visage alentour dans l'espoir d'y repérer son apollon. J'essaie de la rassurer.

— Ne t'inquiète pas, il va arriver.

— Je l'espère bien ! Je n'ai pas passé trois heures dans la salle de bains pour que finalement on me pose un lapin !

Elle glousse de façon comique, ce qui lui attire immédiatement des regards curieux.

Les agents de sécurité refusent l'entrée à plusieurs individus qui leur présentent bien une carte, mais pas de la bonne université. Des cris de protestation éclatent. Toutefois, la fête n'est ouverte qu'aux étudiants de la fac Jean-Cocteau. Les agents ne se laissent pas impressionner par les contestataires. C'est enfin notre tour ! Nous sommes autorisées à pénétrer dans la fosse aux lions.

La piste de danse est très spacieuse. Tout autour, des fauteuils confortables en velours noir sont disséminés. Le bar, ingénieusement éclairé de spots multicolores, se trouve au fond de la vaste salle circulaire. Plusieurs barmen s’y activent déjà avec efficacité. L’ensemble est plutôt cosy, pourtant ça ne change rien, car je ne me suis jamais sentie très à l’aise dans ce genre d’endroit.

Nous dirigeons nos pas vers le vestiaire pour y déposer nos effets, puis nous choisissons des fauteuils un peu en retrait de la piste, pour pouvoir observer à loisir la foule qui se déverse par vagues ininterrompues dans ce lieu immense. Anna s’éclipse pour aller nous chercher des boissons.

— Tu prends quoi ?

— Euh... un coca, s’il te plaît.

— Tu es sûre ? Tu ne veux pas un truc plus corsé, pour une fois ?

— Anna...

— D’accord, d’accord, « miss Parfaite » !

Elle s’éloigne en pouffant.

Installée dans un coin obscur à l’écart de l’afflux de monde, bien à l’abri des regards, je peux contempler la faune qui m’entoure. Je remarque instantanément ceux ou celles qui s’emploient à attirer l’attention, par leur comportement ou leur tenue vestimentaire. D’autres, plutôt mal à l’aise, tentent de suivre le rythme de la musique, avec maladresse, tout en surveillant s’ils sont observés. Ceux-là sont plutôt drôles. Mais je les préfère tout de même à ceux qui essaient par tous les moyens de se faire remarquer. Anna revient avec les boissons.

— Alors ? Tu l’as aperçu ?

— Non, désolée. Mais n’aie aucune crainte. Il sera là.

C'est lui qui t'a parlé de cette fête. Pourquoi ne viendrait-il pas ?

— Oui, tu as raison... Oh ! J'adore cette chanson ! Tu viens ?

— Pas tout de suite. Je te rejoins dans une minute.

— OK. Mais ne tarde pas, hein. Ne me laisse pas seule au milieu de tous ces fauves !

Elle s'éloigne tout en riant et se dandinant avec bonne humeur.

Le DJ, un grand cornichon au look de *geek*, est plutôt bon. Il s'emploie à créer une ambiance détendue avec des morceaux rythmés et entraînants. Cela se ressent sur la piste, où les danseurs s'éclatent manifestement. Grand bien leur fasse ! Le silence se fait soudain, à la surprise générale. Mes yeux furètent à gauche et à droite pour comprendre ce qui se passe, puis reviennent se poser sur le DJ qui remue les bras dans tous les sens pour capter l'attention de l'assemblée médusée. Il saisit un micro.

— Oyez, oyez, braves gens ! Bien le bonsoir à vous, étudiants de la fac Jean-Cocteau !

Une nuée d'acclamations salue ses paroles de bienvenue.

— Je vous demande de faire un accueil chaleureux à l'organisateur de la soirée, qui souhaite s'adresser à vous.

Un jeune homme qui se trouvait dans l'ombre, derrière le DJ, apparaît à ses côtés. Mon cœur cesse de battre, je ne parviens plus à respirer.

— Bonsoir à toutes et à tous. J'espère que vous vous amusez. Je m'appelle Maxime Lafarge. J'ai organisé cette fête pour marquer la fin des exams. Mais pas seulement... Pour tout vous dire, en invitant toute la fac, j'espérais qu'une personne viendrait. Et cette personne est ici ce soir.

Tout le monde s'observe avec curiosité. Moi, je voudrais me planquer dans un trou de souris !

— Je ne vous dirai pas de qui il s'agit, car elle me tuerait sûrement si je vous dévoilais son nom.

Il se met à rire, le traître !

— J'espère seulement que ce quelqu'un viendra à ma rencontre, car moi, c'est ce que j'ai fait toute l'année.

Des gloussements se font entendre. Puis des sifflements appréciateurs. Le jeune orateur poursuit.

— Ce soir, je veux lui dire à quel point elle m'a ensorcelé, à quel point j'en pince pour elle.

De nombreux rires fusent. Je continue à l'observer, comme fascinée.

— Voilà, je vais vous laisser profiter de la soirée. Merci de m'avoir écouté. Et surtout, amusez-vous !

Il descend de l'estrade sous les applaudissements. Le DJ reprend ses fonctions. La musique retentit de nouveau, plus rythmée que jamais. Anna me rejoint, surexcitée.

— Oh ! Tu as entendu ? C'est pas à moi que ça arriverait un truc pareil ! Ce que c'est romantique ! Marion ? Tu vas bien ? Tu es toute pâle !

Je reprends ma respiration brusquement, comme sortie d'apnée. Je ne peux détacher mon regard de l'orateur. Car c'est lui.

C'est lui... Et ses yeux sont braqués sur moi.

PREMIÈRE PARTIE

Retour en arrière

Huit mois plus tôt

— **M**arion ! Ouvre cette fichue porte ! On va être
 — **M**en retard pour le premier jour !

— J'arrive, Anna... Je ne trouve pas mes clés.

— Si tu daignes m'ouvrir, je pourrai peut-être t'aider
 à les chercher.

C'est à ce moment précis que je les vois. Embarrassée,
 je pointe le bout de mon nez.

— Euh... en fait, elles étaient sur la porte.

La belle rouquine qui me fait face se moque franche-
 ment de son étourdie de meilleure amie.

— Tu vois ? C'est pour ça que je t'aime tant. Tu fais
 rire la galerie sans même le vouloir. On ne s'ennuie
 jamais avec toi !

Je lui fais une belle grimace. Elle m'imité. Nous
 sommes totalement puérides, mais nous nous en fichons
 complètement. Anna et moi quittons le studio.

L'automne s'est installé, avec son lot de feuilles tourbil-
 lonnantes, ses couleurs profondes d'or et de pourpre, son
 ciel gris et lourd. Le tableau qui s'offre à ma vue est très
 beau, pourtant, il a le don de me ficher le bourdon. Nous
 marchons bon train vers la fac, qui se trouve à dix minutes

à pied de la résidence universitaire dans laquelle j'ai établi mes quartiers depuis un peu plus de deux ans déjà. Après avoir validé notre deuxième année de licence, en juin dernier, nous avons tout naturellement décidé de remettre le couvert une année de plus afin de décrocher notre diplôme. Pour l'instant, la vie active ne nous tente pas plus que ça. Le statut d'étudiant a quelque chose de rassurant. On se sent encadré par le système. Ensuite, terminé le *cocooning* !

Nous reprenons très vite nos marques après l'interruption estivale de quatre mois, et nous nous dirigeons vers le grand hall de l'unité de langues étrangères appliquées afin d'y dénicher nos noms et récupérer nos emplois du temps. Ma rouquine se faufile avec agilité dans la masse compacte d'étudiants attroupés devant le tableau d'affichage, me tirant sans scrupules par la manche tout en ignorant mes coups d'œil irrités.

— Ah ! te voilà, m'interpelle Anna. Marion Fabiani. Tu as l'emploi du temps numéro 2. Et... me voici ! Anna Lacour. Je suis dans le groupe 4. Mince ! Ce n'est pas très pratique d'avoir des noms aussi éloignés alphabétiquement parlant ! On ne se retrouve jamais dans les mêmes groupes. C'est trop dommage, si on était ensemble, je pourrais te laisser faire tout le boulot, pas besoin de prendre de notes, on travaillerait en binôme sur les mêmes exposés et c'est toi qui t'y collerais !

Elle pouffe comme une môme de 5 ans et, tout en levant les yeux au ciel, je ne peux m'empêcher de l'imiter.

Nous griffonnons rapidement nos emplois du temps et nous séparons pour rejoindre nos groupes respectifs.

— À tout à l'heure, ma belle, me lance Anna.

— On se retrouve pour déjeuner.

Je me dirige vers ma salle de cours, dans l'aile ouest du vieux bâtiment qui a déjà vu passer des générations

de jeunes gens en devenir. Quelques têtes familières sont déjà installées. Je prends place à côté de Rosa, une petite brune toute menue et sympathique avec qui je discute occasionnellement depuis mon entrée en fac. Elle semble ravie de m'avoir pour voisine de table.

— Bon sang, Marion, tu es de plus en plus belle. Je suis jalouse ! Comment fais-tu pour avoir cette peau satinée ? Et je ne parle même pas de la couleur de tes yeux. Un vert pareil, ça ne se trouve nulle part. Si j'étais un gars, je te draguerais sans hésitation !

Très embarrassée, je vire au rouge, tout en bredouillant des remerciements. *Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?* Ce genre de trucs, on les pense, mais on ne les dit pas ! Je change de sujet pour me donner une contenance.

— Tu as passé de bonnes vacances ?

— Oh ! oui. Excellentes ! J'ai rencontré un bel Italien cet été, à Rome. Il m'a fait découvrir la ville. C'était magique. Giovanni m'appelle très souvent. On essaie de garder le contact, mais, entre nous, je ne pense pas que cette relation soit faite pour durer. Et toi, les amours ?

Je pique de nouveau un fard. Décidément, ce n'est peut-être pas une si bonne idée d'avoir choisi Rosa pour voisine. Je reste volontairement évasive.

— Oh ! moi, tu sais, je préfère me consacrer à mes études pour le moment.

Rosa me dévisage comme si je venais soudain de me métamorphoser en extraterrestre. Mais elle ne fait pas de commentaires.

Ben quoi, c'est si anormal de penser études plutôt que garçons ?

Notre groupe est constitué d'une vingtaine d'individus d'origine et d'univers différents. La matinée passe très vite. J'amasse une quantité impressionnante de documents

en tous genres. Des bibliographies diverses et variées aux photocopiés sur lesquels sont imprimés les premiers cours, mon sac regorge d'informations qu'il me faudra assimiler dans les prochains jours. Et voilà, l'année vient véritablement de commencer.

Je retrouve Anna devant le restaurant universitaire, communément appelé le « RU », l'estomac dans les talons.

Nous nous attablons dans un coin près des grandes baies vitrées après avoir rempli nos plateaux de tout un tas de choses appétissantes.

— Alors ? Je constate que tu as survécu.

— De peu. Figure-toi que j'ai choisi pour voisine Rosa Perez et... tu te souviens de Rosa ?

Anna hoche vivement la tête.

— Oui, c'est une chic fille. Très volubile mais sinon très gentille.

— Oh ! pour être gentille, ça, elle l'est ! Elle s'est mis dans l'idée de me caser avant la fin de l'année. Rosa ne comprend pas pourquoi je n'ai pas de copain. Du coup, elle veut me présenter des types qu'elle connaît.

J'attends la réaction d'Anna, qui tarde à venir. Je crois utile d'ajouter :

— Je ne vois pas de quoi elle se mêle. Je ne lui ai rien demandé !

Anna, pourtant rarement diplomate, semble embarrassée. Elle pique du nez, soudain très intéressée par le contenu de son assiette. Elle reste immobile quelques instants puis relève la tête pour m'observer. Son visage affiche une expression sérieuse, chose assez rare pour être précisée. Je sens que ce qu'elle va me dire ne va pas me plaire. Elle pose une main sur la mienne.

— Tu sais, ma belle, il faudra bien que tu tires un trait sur cette histoire. Cela fait deux ans maintenant.

Je la fixe un instant puis cille à plusieurs reprises car mes yeux s'embuent malgré moi. C'est un coup bas. Je sais très bien à quoi elle fait allusion, mais je n'ai pas envie d'en parler. Chaque jour qui passe, j'essaie d'oublier, sans succès, ce qu'il s'est passé.

— Anna. Tu sais que... C'est trop... Je veux dire... Je ne sais pas si j'en serai un jour capable.

Elle se lève de table et vient me serrer dans ses bras. Son geste me réconforte et, lorsque je relève la tête, je constate l'étonnement de quelques étudiants alentour qui lèvent les yeux au ciel. Je retrouve le sourire.

Après notre pause déjeuner, Anna et moi nous séparons. Elle a un cours de deux heures. Je décide de profiter de mon après-midi libre pour me rendre à la « BU », la bibliothèque universitaire. J'espère y dénicher certains ouvrages présents dans ma bibliographie. Ce serait toujours ça de gagné sur mon budget serré d'étudiante. Si j'attends trop, tout sera dévalisé en un rien de temps.

Il faut savoir une chose : j'adore les bibliothèques. Du plus loin que je me souviens, c'est l'endroit dans lequel je me suis toujours sentie le plus en sécurité, comme un deuxième chez-moi. Les livres me procurent un sentiment de bien-être et de satisfaction tel, que me blottir dans l'un des fauteuils confortables mis à disposition ressemble, à mes yeux, à l'idée que les gens se font du bonheur. Vivre des aventures à travers les yeux d'un personnage, confortablement assis, aller à la rencontre de nouveaux univers, de nouveaux horizons, vivre des émotions si fortes que l'on peut passer du rire aux larmes sans même bouger d'un pouce et sans déboursier un centime : voilà ce que procurent les bibliothèques ! De l'émotion, de l'adrénaline à l'état pur !

Je sors mes polycopiés et me mets à parcourir les différents rayonnages classés par thèmes et par ordre

alphabétique. Je déniche sept des douze ouvrages présents sur ma liste, ce qui n'est pas mal du tout ! Fière de moi, je m'autorise un petit moment de détente.

Je flâne dans les allées, passe devant la rangée Romances et m'en éloigne comme de la peste. Je ne crois plus à tout cela depuis belle lurette. Je m'attarde quelques minutes dans l'allée Science-fiction à survoler les titres, puis bifurque dans la section des romans policiers, polars et thrillers. Agatha Christie, Mary Higgins Clark, Simenon, Patricia Cornwell, Fred Vargas, Camilla Läckberg. Je ne sais plus où donner de la tête devant tous ces noms qui trouvent écho en moi. Pourtant, je parviens malgré tout à me décider en dépit des nombreux romans qui me font de l'œil. C'est Camilla Läckberg qui obtient mes faveurs. Je choisis un endroit tranquille et me perds dans les pages de *La Princesse des glaces*.

Je sursaute. J'ai perdu la notion du temps tant les aventures d'Erica Falck me tiennent en haleine. Je lève les yeux à la recherche d'une horloge susceptible de me donner une idée précise de l'heure, lorsque je constate que quelqu'un m'observe. Mal à l'aise, je détourne très vite le regard et décide finalement de sortir mon portable de mon sac pour vérifier l'heure. 16 h 02. Mince ! Je n'étais pas censée m'attarder aussi longtemps à la bibliothèque. Je m'autorise un coup d'œil discret en direction de l'endroit où se trouvait celui qui m'observait et constate qu'il n'a pas bougé d'un pouce. Je fronce les sourcils, agacée. L'inconnu me sourit, et je dois avouer que ce sourire me fait fondre. Déstabilisée, je le détaille brièvement. Je dois reconnaître qu'il est très beau garçon. J'imagine qu'il s'agit d'un étudiant. Son allure est décontractée, il possède une épaisse chevelure brune en bataille qui lui donne un air faussement négligé. De là où je me trouve,

je peux voir que le bleu de ses yeux, tranchant sur un teint mat, sort de l'ordinaire. Il doit sans l'ombre d'un doute rencontrer beaucoup de succès auprès de la gent féminine. Tant mieux pour lui ! Je hausse les sourcils et ne lui prête pas un regard lorsque je passe près de lui, dans un geste de désintéret absolu, puis retrouve la lumière du jour après avoir dégainé mon sésame : ma carte de bibliothèque !

L'air est exceptionnellement doux pour un mois d'octobre. Même si le trajet est de courte durée, je profite de ce moment. J'adore marcher tout en prenant l'air. Rien de tel qu'une petite promenade pour réfléchir et s'éclaircir les idées. Arrivée dans mon modeste et néanmoins douillet studio, je range les ouvrages nouvellement empruntés sur ma petite étagère et fais une place de choix sur ma table de nuit au polar qui m'a tenue en haleine une bonne partie de l'après-midi, et dans lequel j'espère me replonger dès que mon emploi du temps me le permettra.

Il faut que je m'active : il me reste encore quelques petites courses à faire avant de démarrer mon service. Pour financer mes études, en plus de ma bourse, je travaille quatre soirs par semaine comme serveuse dans un petit restaurant familial à deux pas du campus. Ce n'est pas l'Amérique, mais ce job me permet de joindre les deux bouts. Mes parents m'aident un peu aussi, mais avec leurs salaires d'employés de bureau ils ne peuvent pas prendre en charge toutes mes dépenses. C'est aussi bien comme ça. J'aime assez être indépendante.

Je fais un saut à la supérette du coin puis, après avoir rempli une partie des documents à remettre à l'administration et m'être changée, je prends le chemin du modeste mais réputé *Pain d'antan*. Lorsque je prends mon service, je dois m'attacher les cheveux en chignon, et porter une jupe ou un pantalon noirs de préférence et un

chemisier blanc. Ainsi vêtue, j'entre dans l'établissement cinq minutes à l'avance.

Je me rends directement dans l'arrière-salle pour déposer mes effets dans le petit vestiaire attendant et croise M^{me} Dujardin. Gérante de l'établissement avec son mari, elle s'occupe de l'accueil et également de l'encaissement. Dès qu'elle m'aperçoit, son visage s'éclaire. La cinquantaine bien sonnée, elle s'est prise d'affection pour moi lorsque je me suis présentée à elle, un soir, il y a pratiquement deux ans. Le courant est tout de suite passé et, depuis ce jour, elle me dorlote comme une vraie mère poule. Ils employaient déjà un serveur à cette époque, Cédric, mais un peu d'aide avait été la bienvenue, car leur restaurant, situé dans un quartier animé de la ville de Rennes, était très apprécié. J'ai été prise à l'essai une semaine et, désormais, je fais partie de l'équipe.

— Comment tu vas, ma grande ?

— Bien, Carole, je vous remercie.

— Et la reprise des cours ?

Je la rassure sur ce point et elle retourne aussitôt vaquer à ses occupations. Je pose mes affaires dans mon casier attitré, à côté de celui de Cédric, puis enfile le ravissant tablier blanc en dentelle qui complète ma tenue de serveuse. C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai retrouvé le couple, il y a de cela une semaine, après la coupure estivale durant laquelle je suis rentrée chez moi, dans mon petit village en Normandie, tout près de Caen. En ce qui concerne Cédric, mon plaisir est moins évident... 27 ans, d'un naturel charmeur et d'un abord facile, il s'est toujours montré amical envers moi. Son service est beaucoup moins chargé depuis que je suis là. Seulement, en mai dernier, il a eu la mauvaise idée de me déclarer sa flamme, et je n'ai eu d'autre choix que de l'envoyer sur

les roses. Ça a laissé un froid entre nous, mais j'espère sincèrement que nous retrouverons notre bonne entente et, surtout, qu'il me fichera la paix. Sans quoi, mes soirées au restaurant risquent fort de s'avérer pénibles.

Comme à l'accoutumée, Jacques Dujardin nous sert le plat du jour qu'il vient de mitonner avec Omar, l'apprenti cuisinier. À tout juste 19 ans, Omar est une grande asperge dégingandée à l'humour à toute épreuve. Je l'adore ! C'est le petit frère que je n'ai jamais eu. La peau et les yeux sombres, les cheveux coiffés à la Jackson Five, un visage perpétuellement souriant, il inspire la sympathie au premier regard. Il a toujours quelque chose d'amusant à raconter durant le repas. M. Dujardin ne s'ennuie certes pas aux cuisines avec lui. Ce repas ne fait pas exception à la règle : la grosse moustache de Jacques Dujardin ne cesse de tressauter tant il s'esclaffe. M^{me} Dujardin l'observe du coin de l'œil avec tendresse tout en écoutant les histoires du jeune apprenti.

— Et là, le prof me dit : « Mais t'es fou, Omar, tu vas pas mettre des œufs dans une pâte brisée ! »

Jacques éclate de rire. En les voyant aussi hilares, nous les imitons, mais sans vraiment saisir ce qu'il y a de si drôle. Omar continue de jacasser, et nous l'observons, pendus à ses lèvres, heureux de ce moment de détente avant le coup de feu.

Nous devons manger rapidement, avant l'ouverture, à 19 h 30, mais notre repas à cinq est toujours convivial. Sans compter que quatre repas équilibrés gratuits par semaine, pour moi, c'est une aubaine ! Le repas terminé, Carole Dujardin part accueillir les premiers clients. Je m'attarde un instant du côté des cuisines, sous prétexte de débarrasser la table, pour papoter un peu avec Bozo le Clown.

— Alors, chuchote-t-il sur un ton taquin, Cédric la tique est revenu à la charge ?

Je ne peux m'empêcher de sourire. Je l'avais tout naturellement mis au parfum lorsque le serveur m'avait déclaré sa flamme. Je sais que je peux compter sur sa discrétion.

— Pour l'instant, ça va, mais j'ai comme dans l'idée qu'il n'a pas bien digéré mon refus.

— Tu m'étonnes ! Cédric, le tombeur de ces dames, s'avouer vaincu ?

Omar ricane puis, lorsque je pince les lèvres, faussement agacée, il me fait un clin d'œil. Je ne peux m'empêcher de glousser comme une dinde.

— Je dois te laisser. J'ai du boulot qui m'attend.

Il retrouve son sérieux un instant.

— S'il te colle de trop près, fillette, tu m'en parles. Je mettrai les choses au clair avec lui.

Je lève les yeux au ciel, amusée.

— C'est gentil à toi, bonhomme, mais je préfère régler ça toute seule.

Il ne répond rien, mais je sais qu'il n'en pense pas moins. De retour en salle, je vais prendre les premières commandes. Après les avoir transmises, je m'attelle à mettre une touche finale à la présentation des tables en disposant les couverts et les serviettes. Cédric en profite pour me rejoindre, un sourire charmeur plaqué sur le visage. Il m'observe intensément.

— Je peux t'aider, ma belle ?

Mal à l'aise, je tente de faire bonne figure. Je lui souris et lui tends les menus.

— Tu peux les placer sur les tables, si tu veux ?

Il acquiesce et frôle mes doigts au passage. Agacée, car je sais qu'il l'a fait exprès, je fais comme si ce contact n'était rien.

J'en étais sûre ! Il va revenir à la charge ! La poisse...

Le service se déroule sans aucune anicroche, si ce n'est que je me sens épiée toute la soirée. Cédric n'a de cesse de m'observer du coin de l'œil à intervalles réguliers. À 22 h 30, après avoir débarrassé, nettoyé et rangé la salle, j'embrasse Carole, passe faire un salut en cuisine, puis je prends congé. Je suis épuisée. Cédric me rattrape alors que je passe la porte.

— Je peux te raccompagner, si tu veux. Je n'aime pas beaucoup te voir rentrer seule si tard.

Je retiens de justesse le soupir qui s'apprêtait à franchir mes lèvres. J'apprécie son geste, mais le quartier est sûr car très fréquenté, même à cette heure tardive. Je n'ai jamais fait de mauvaise rencontre depuis que je travaille ici. Rennes est l'une des plus grandes cités estudiantines de France ; qui plus est, elle est classée parmi les sites touristiques les plus appréciés de la région. Les étudiants et les touristes se comptent donc à la pelle à toute heure du jour et de la nuit. C'est l'une des raisons qui avaient pesé dans la balance lorsque j'avais émis le souhait, auprès de mes parents, de venir dans cette ville. Ils savaient que je ne craignais rien.

— La résidence n'est qu'à dix minutes de marche, tu sais.

Il prend un air abattu.

— À toi de voir. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, c'est tout.

Je sais que je vais le regretter, mais je n'aime pas faire de la peine aux gens.

— Très bien. J'accepte. C'est très gentil à toi.

Nous marchons tous deux, côte à côte, dans un silence gêné. C'est Cédric qui le rompt.

— Tu sais, je ne t'en veux pas. J'ai compris que tu ne

voulais pas que ça aille plus loin entre nous. Mais c'est dommage de briser notre amitié, tu ne penses pas ? On s'entendait bien.

— Oui... c'est vrai. C'est juste que je ne veux pas te donner de faux espoirs.

Je risque un coup d'œil vers lui. Il a baissé la tête, semble malheureux. Le voir comme ça me fait de la peine, pourtant je ne peux pas lui donner ce qu'il veut. Comment lui faire comprendre que ce n'est pas à cause de lui ? Mon cœur a été brisé. Jamais je ne pourrai accorder à nouveau ma confiance. Je suis bien trop meurtrie.

— Non, ne t'en fais pas. Tu as été très claire. Je me suis fait une raison.

Je lui souris. Il me dévisage un instant.

— Très bien, dans ce cas...

Le reste du trajet est plutôt agréable. Cédric me raconte ses vacances en Irlande. Il y est parti avec un ami et ils ont boursingué là-bas plusieurs semaines durant. Cela fait des années que je rêve de visiter Dublin. J'écoute son récit avec intérêt. La verte Erin, Temple Bar, les pubs, Trinity College. Un jour, moi aussi, je visiterai ces endroits.

Nous arrivons à destination. Cédric me souhaite bonne nuit puis me quitte. Je rentre enfin chez moi et m'écroule sur le lit quelques minutes plus tard, exténuée.

Le réveil est difficile. La nuit a été courte et, pour une marmotte comme moi, on ne peut pas dire que sept heures de sommeil soient suffisantes pour me sentir en pleine forme. Aussi, c'est tel un zombie que je me lève. Mon premier cours est à 8 heures. Je prends une douche rapide, enfile un jean et un fin tricot blanc, puis avale rapidement mon petit-déjeuner, constitué d'un mug de thé vert et de biscuits aux céréales. J'inspire de grandes goulées d'air frais, ce qui achève de me réveiller. J'atteins l'immense

campus de Rennes 2 tout en méditant sur le fait qu'il faut être particulièrement vicieux pour placer un cours de littérature anglaise médiévale à 8 heures du matin !

Mon portable vibre. Je le sors de mon sac et lis le message d'Anna :

Tu es où ?

Ici :-)

Ah ah ah !

J'arrive juste dans le hall. Et toi ?

Je suis tout près, je te rejoins.

OK.

S'agissant d'un cours magistral, de nombreux étudiants de différents groupes sont réunis dans l'amphithéâtre de l'aile est du grand bâtiment. Anna nous dégote une place dans les gradins du côté gauche, pas trop loin du professeur. Ce dernier, un petit monsieur affublé de lunettes rondes cerclées d'or et dont les cheveux blancs bouclés lui confèrent une apparence de papi gâteau, est tout entier absorbé par ses notes.

Ma meilleure amie profite de ce répit.

— Devine quoi ? me chuchote-t-elle, excitée comme une puce.

Je lui réponds sur un ton blasé afin de l'énerver, mais je suis consciente que mes yeux amusés disent le contraire.

— Quoi ?

— J'ai craqué pour un étudiant de mon groupe !

Je lève les yeux au ciel.

— Encore !

Anna prend son air vexé.

— Comment ça, encore ? Ça n'arrive pas si souvent que ça.

Je me mets à compter sur mes doigts pour l'agacer.

— Bon d'accord, capitule Anna. Mais il est vraiment mignon, tu sais. J'espère qu'il est libre.

Pour lui prouver que je ne me désintéresse pas de ses sentiments, je lui pose quelques questions sur l'étudiant en question. Puis, un raclement de gorge, qui s'apparente plus au couinement d'une souris, se fait entendre. Le professeur démarre son cours.

Deux heures plus tard, épuisées par une quantité impressionnante de notes prises et d'informations à assimiler, Anna et moi nous séparons. Elle a un autre cours. De mon côté, je ne reprends qu'à 14 heures. Aussi, pour tuer le temps, je décide de déposer à l'administration la paperasse que j'ai scrupuleusement remplie, puis de me rendre à la BU pour poursuivre la lecture du livre que j'ai emprunté la veille et rangé dans mon sac le matin même.

Je choisis le même fauteuil confortable que le jour précédent. Une nouvelle fois, je suis happée par les aventures d'Erica Falck et de l'inspecteur Patrik Hedström. Ce n'est que tout récemment que je me suis prise de passion pour les univers sombres, effrayants, oppressants. Relégués aux oubliettes, les romans sentimentaux dans lesquels je me plongeais avec ferveur et qui me transportaient, adolescente ! Ma chambre, chez mes parents, en est d'ailleurs emplie. Je passais parfois des nuits blanches à dévorer ces histoires passionnées qui me bouleversaient. *Jane Eyre*, *Raison et Sentiments*, *Orgueil et Préjugés*, *Les Hauts de Hurlevent*, *Roméo et Juliette*. C'est à cause de toute cette littérature romanesque qui a bercé mes jeunes

années que je me suis laissé piéger. Et j'ai payé très cher cette âme fleur bleue que je possédais à l'époque.

À nouveau, je cherche l'heure et, à nouveau, mon regard rencontre celui de l'inconnu de la veille, qui est en train de m'observer. Déstabilisée, je le soutiens un instant, tant ses yeux bleus me perturbent. Ses cheveux sont toujours aussi ébouriffés, il porte un jean ajusté bleu foncé et un pull-over gris chiné. Il est vraiment très beau. Lorsqu'il me sourit, je détourne les yeux, embarrassée. Je fais semblant de me concentrer sur ma lecture, mais le cœur n'y est plus. Je relis le même passage une bonne dizaine de fois, sans rien comprendre, avant de me jeter à l'eau et de risquer un coup d'œil vers l'endroit où se trouvait le garçon, quelques minutes plus tôt. Zut ! Il est toujours là et il ne me lâche pas des yeux. Oh non ! Voilà qu'il approche ! Je fais semblant de me replonger dans mon livre.

— Bonjour, dit-il à voix basse alors qu'il arrive à quelques centimètres de moi.

Il a une belle voix grave. Très masculine. Je lève les yeux et suis happée par son regard.

— Bonjour.

— Tu as l'air de beaucoup aimer lire. Deux jours d'affilée que je te vois, et deux jours que je te trouve plongée dans un livre.

— C'est une bibliothèque.

Il sourit tout en continuant de me dévisager, ce qui me plonge dans l'embarras. J'essaie de tenir bon et de conserver mon air blasé, même si c'est loin de ce que je peux ressentir en ce moment.

— Effectivement. Merci de le préciser, ajoute-t-il, amusé. Mais si tu regardes autour de toi, tu constateras que tu es bien la seule, ici, à lire.

Je quitte un instant ses yeux pour observer la faune

qui nous entoure. Et, j'en conviens, le beau gosse a raison. Certains travaillent en groupe, d'autres discutent tout simplement. Des étudiants flânent parmi les allées. Mais aucun n'est plongé, comme moi, dans un roman. Je reviens à lui. Il me tend la main.

— Je m'appelle Maxime.

— Ravie de faire ta connaissance.

Sa main est ferme et chaude. Je la serre à contrecœur en prenant bien soin de paraître des plus ennuyées. Ce contact me trouble plus que je ne le souhaiterais, mais, à cet instant, je ne l'avouerais pas sous la menace. Même pas sous la pire des souffrances ! Il ricane.

Crâneur...

— Oui, je vois ça. Et ton nom à toi, c'est...

— Marion, marmonné-je.

— Je suppose que tu aimerais que je te laisse poursuivre ta lecture, Marion ?

Il a prononcé mon prénom avec beaucoup de douceur, ce qui me perturbe malgré moi.

— Oui, je te remercie.

— Ne me remercie pas, c'est normal. Je te dis à très bientôt.

Il me sourit une dernière fois, ne lâchant pas mon regard, puis fait demi-tour et disparaît au détour d'une allée. C'est à ce moment que je me rends compte à quel point ma respiration s'est accélérée, à quel point mon cœur tambourine dans ma poitrine. Je prends plusieurs grandes inspirations pour me calmer. Ses derniers mots résonnent en moi comme une promesse.

Je pousse un bruyant soupir. Et voilà ! Par sa faute, je suis désormais incapable de reprendre ma lecture. Que vais-je faire, moi qui adore squatter la bibliothèque ? Impossible de ne plus venir ! Car il est évident qu'il

reviendra à la charge. Ses derniers mots ont été clairs. Pourtant, je suis sûre de ne pas l'avoir encouragé à sympathiser. Peut-être aime-t-il les défis ? Dans ce cas, je suis dans la panade.

Je dois parler à Anna !

Nous nous rejoignons, comme la veille, devant le restaurant universitaire. Elle semble au bord de la crise de nerfs.

— Non mais tu le crois, ça ? Deux heures de littérature anglaise médiévale suivies de deux heures de littérature comparée ! Ils essaient de nous tuer ou quoi ? Ou bien ils veulent qu'on abandonne ? Ça leur fera moins de copies à corriger. Qu'ils ne comptent pas sur moi ! Heureusement, je n'ai plus cours de la journée, je vais pouvoir souffler un peu.

Après ce flot de paroles ininterrompues, Anna reprend sa respiration et m'observe tout en fronçant les sourcils.

— Et toi, blondinette, ta matinée ?

Elle se sert une généreuse portion de frites au self et opte pour une énorme mousse au chocolat en dessert, elle qui, habituellement, fait attention à sa ligne. Je ne peux m'empêcher de sourire. Nous payons puis nous dégoutons une table un peu à l'écart, comme à notre habitude, pour pouvoir discuter tranquillement.

— Je suis allée à la bibliothèque et figure-toi qu'un type m'a abordée.

— Ah ? répond Anna, occupée à se goinfrer de frites. Et tu l'as bien rembarré, j'imagine.

— Eh bien ! c'est là le hic. C'est ce que j'ai fait, mais ça ne l'a pas gêné. Bien au contraire.

Anna lève le nez de son assiette, les sourcils haussés.

— Euh... Un cinglé ?

Nous nous observons quelques secondes et sommes

prises d'un fou rire spectaculaire, provoquant aux tables voisines de nouveaux roulements d'yeux vers le ciel. Il faudra qu'à l'avenir on se fasse un peu moins remarquer, car les étudiants qui fréquentent le RU vont définitivement nous classer dans la catégorie des « dérangées ».

Le reste de la semaine passe sans autre événement particulier. J'évite la BU comme la peste, me contentant de la petite bibliothèque de mon UFR Langues pour assouvir ma soif de lecture dans un endroit approprié. Entre les cours et les devoirs à rendre, je ne vois pas le temps filer. Anna est totalement entichée de son coup de cœur du moment. Il s'appelle Pierre et se dit guitariste. Je ne l'apprécie pas. C'est un coureur. Dès qu'Anna a le dos tourné, il en profite pour me reluquer – moi, comme toutes les autres filles d'ailleurs – alors qu'il fait clairement les yeux doux à mon amie. Impossible de lui en parler. Elle le prendrait mal, c'est sûr. J'espère juste qu'elle ne souffrira pas trop à cause de ce Casanova à la gomme.

Au restaurant, Cédric se comporte bien. Il agit à nouveau avec moi comme avant. Agréable, amusant, il fait ce qu'il faut pour que le service se passe dans les meilleures conditions possibles, malgré des clients parfois exigeants. Aussi, c'est avec satisfaction que je me couche, le vendredi, un peu avant minuit, après une soirée particulièrement chargée au restaurant.

J'ai survécu à cette première semaine. Si je continue sur cette voie, mon année devrait se dérouler sans trop de bobos.

Enfin, du moins, je l'espère...